



A large, semi-transparent black silhouette of a bird, possibly a heron or crane, stands in the bottom right corner against the colorful background.

complainte sur le bayou

Chase Cormier

COMPLAINTE SUR LE BAYOU

Chase Cormier, 2024

*Tout était vers le nord et
au sud était la fin du monde*
David Cheramie

Au présent

Quel delta?

M-I-lettre croche

pour le voir il faut se tourner le dos sur l'avenir

fixer le passé dans les yeux

pour pouvoir comprendre ce qui s'est passé

ce qui s'y passe

le laisser briller sa lumière ancienne sur nous

delta sous l'eau

delta brillant

je suis venu ici pour m'habituer aux maringouins

alors j'y suis encore

je suis venu ici pour comprendre les caprices du fleuve

alors j'y suis encore

fleuve qui dort

dunes indondées

bâtons rouges inondés

boue rouge jusqu'aux genoux

jusqu'au quai

jusqu'au golf gris

je suis venu ici pour m'habituer à la chaleur

à la terre noyante

au centre-ville vivant vendredi au soir

au samedi soir bruyant

aux cris d'accordéons

aux sauces piquantes

je me suis baigné dedans l'eau saumâtre pour

soigner mes blessures pour

boire du café noir pas pour

me berger sur la galerie pour

dormir dos plat moitié saoul

étouffé par la boucane

au ras d'un bayou qui pue

je suis venu pour m'habituer à la fierté
c'est pour ça je suis venu
pour m'habituer aux maringouins
pour faire sortir l'écrevisse de son trou
pour me moquer des gens à Nite Town
en longue file sur la rue Jefferson
pour faire du yoga
pour me plaindre
pour me faire quelques sous
pour faire la mande
pour faire l'amour
faire une vie
me faire des ami.es
faire rien du tout

je suis venu ici pour te dire
que la lettre croche
ne sait pas qu'elle l'est
et que mon mot préféré en français
c'est liberté
un mot qui a des lettres toutes croches itou
et des racines croches
et des définitions croches
et des antonymes croches
comme mésachébé
comme les racines du cyprès
et les chaîntrés et ce qui se brasse à l'hôtel de ville
et les danses au parc
et les lit du fleuve
qui se couchent partout

Je suis venu pour me baigner dans le lit de quelqu'un d'autre
pour me noyer dans le lit croche

je suis venu pour me secouer
sous la chaleur
pour me suer le jour comme la nuit

dans la salle d'attente à l'hôpital
comme à Bolt
comme au café
pour m'habituer aux regards des autres
pour me faire démanger par les maringouins
et apprivoiser ça
comme mes yeux s'habituent à la noirceur
comme mes orteils ridés sous l'eau
puis je descends etalue le monde dans les escaliers dehors
pour apprendre une langue noyante
et jeter un regard trouble sur le passé
pas pour me bercer sur la galerie
de chez mes grand-parents
pour entendre les mêmes histoires
dans une langue prise entre deux levées
langue croche

je suis venu ici pour me déshabiter
pour ne pas gratter mes piqûres de maringouins
pour ne pas les frapper
mais les flatter
les courtiser

je suis venu pour faire la veillée
pendant que les oiseaux dorment
et les crapauds chantent
et les bayous ne se ressemblent pas
trop peu fréquentés
et les chemins se ressemblent tous
pas croches assez
les mêmes chemins nous rassemblent tous
et n'absorbe pas l'eau
alors les chemins coulent
et on ne se voit guère à travers
l'eau trouble
peu profond
mais les chemins reflètent encore nos légendes

nos maux et nos survies
et nos two-steps et nos pneus
et nos mots croches
Et on s'habitue au passé
comme on ne pense plus aux monstres
jusqu'à ce que l'eau devienne trop trouble
ou les maringouins s'habituent
aux deux semaines d'hiver qui nous restent
comme on secoue dans la chaleur pour se faire des accroires
pas de brise juste brisé
juste croche pas cassé
pas lâche juste lâché
pas basse classe juste las

et je suis venu ici pour la même raison que toi
j'étais devenu trop habitué
aux légendes pour en voir l'héritage
trop habitué aux mauvaises nouvelles
trop habitué que j'ignorais mes poumons

et je suis venu ici pour me rappeler
que le rayon vert existe encore même si
on ne regarde plus l'horizon
et les mouches à feu existent même éteintes

je suis venu ici parce que ma vie s'appelait Lafayette
et ma maison a été inondé trop de fois
j'étais devenu trop habitué aux bas
les bas mouillés au fond d'un croche
en bas du delta
au milieu d'un arpente ou d'un appartement
crochir le genou
crochir des lettres
accrocher un hamac au-dessus de l'eau
regarder vers le haut et voir un plafond
oublier que le croquemitaine existe
et que les cocodries ignorent mon nom

je suis venu ici déshabitué
devenu déshabillé
et j'ai trouvé un pays déshérité
un avenir déserté
un delta indondé
quel delta?

je suis venu pour écrire au passé
pour lui expliquer que
j'imagine une nouvelle vie
une vie qui s'appelle Lafayette
une vie qui flotte
je fais pas la pêche
mais je fais la récolte
je cherche l'amour
j'apprends des enfants
j'écris mon histoire
et je viens par ici
pour écrire toujours au présent

Maringouins

Ombres volantes au crépuscule
né du gazon mouillé
au coucher du soleil

« bétiser », « voltiger »,
« embêter », « tracasser »
sont les verbes qu'ils conjuguent
à longueur de journée

Chandelles dansantes au crépuscule
né du cochon tué
au lever du soleil

« couper », « bourrer »
« boucaner », « manger »
sont les verbes qu'ils conjuguent
à longueur de journée

qui sait mieux faire qu'un arbre ?
cyprès transplanté sur le grand marais
au ras du bayou

fourmis rouges, lucioles,
cigales, critchets,
sont les bêtes qu'ils saluent
à longueur de soirée

Ils dominent la côte poreuse
comme la prairie ronde
du lac au grand marais

« chanter », « danser »,
« caricoler », « patrouiller »,
sont les verbes qu'ils conjuguent
à longueur de soirée

jusqu'au bon matin où la nuit se couche
et les maringouins remontent
au ciel avec la rosée

« bêtiser », voltiger »,
« embêter », « tracasser »
sont les verbes qu'ils conjuguent
à longueur de journée

*Enough of the high water, enough
sorrow, enough of the air and its ease,
I am asking you to touch me.*

Ada Limón

Nous

Lafayette ne me reconnaît que quand je suis nu
là où j'ai appris à lire et à écrire dans l'ombre du bayou

Lafayette ne me reconnaît que moitié saucé
Là où j'ai appris à lire l'écriture des saouls

Lafayette m'a appris la charpente des mots
pour tout décrire comme il faut

Lafayette me touche tard la nuit
car elle sait que je suis cassé par le fardeau de ma jeunesse à

Lafayette. Cette ville triangulaire qui a soif qui a envie
d'une rivière dans la distance

Freetown-Puerto Rico, Nina, si la liberté veut dire
aucune peur, Lafayette n'est pas libre ni sans souci

Lafayette, je la porte comme un tatouage
comme la honte, comme un bol en papier de jambalaya trop
chaud

Lafayette, lourde comme un madrier mouillé
dure comme une madrille au milieu du chemin farouche

Et il fait noir et je suis peu habillé et je sens la sueur jusqu'aux
chevilles
où polissent les fourmis rouges si je reste ici trop longtemps

Lafayette, c'est pour ça que j'écris ceci en marchant
en caracolant sur la rue Lee sous un lampadaire devant une
église

pensant à la cigarette que je n'ai pas, Lafayette.
Là où j'ai appris à boucaner et me stationner.

Lafayette me raconte des mensonges doux
et je me rappelle les mains de mon amante

Ciel maquereau, elle maquerelle qui veut Lafayette
qui et qui me veut itou

Elle me reconnaît bien quand je suis nu
et se rappelle mes mains et le coucher maquereau

Elle me touche, Lafayette me ment
Lafayette ne me reconnaît pas quand je suis habillé

Et Lafayette me regarde, la nuit, l'air confus
Comme si j'ai quelque chose à foutre

Boue sous ses ongles, durillons sur ses paumes
et tout ce qui est Lafayette dedans ses yeux

chênes, églises, bouteilles cassées, trafic, café
sushi, beaucoup de bruit et les couleurs noir et rouge.

Lafayette ne me reconnaît pas quand je suis habillé
et moi amante non plus c'est pour ça qu'on fond

dans la foule et regarde les autres danser et
parle un peu plus bas que le reste du monde.

Lafayette ne me reconnaît que quand je suis nu
et elle ne me veut pas quand je crie sur le bayou

Lafayette ne me reconnaît que quand je suis nu
et elle ne me voit qu'embrouillé, flou, comme toi,

Lafayette ne me reconnaît que quand je suis nu
car Lafayette ne me reconnaît que quand j'écris « nous »

J'ai vu le spectre d'un cri primal
Jonathan Roy

*un cri chaud, épais
un cri tendre
la pleine voix de la misère comme l'anneau de l'arbre
la voix du grand cyprès
du grand cyprès de l'Atchafalaya*
Georgette Leblanc

Cri

Le cri que Zachary a entendu
Je le ressens jusqu'à dans mes tripes

Mais ça me fait peur quand même
parler tout en français tout le temps
dans une mer anglophone
ayant une mère anglophone
et une plupart de ma famille anglophone

Parler tout en français
francophone jusqu'à dans mes tripes
de l'enterrement de mon nombril
jusqu'à l'enterrement de mes tripes

Ça me fait peur parler tout en français
ne pas être compris là d'où je viens
être entendu comme une toune qui tourne
en rond dans un magasin d'albums en vinyle
au centre-ville, entendu, enjoyé, voire apprécié
mais non pas compris

Ça me fait peur me voir disparaître poème
après citation après blague après épisode
d'un podcast après commande dans un bar
après table française après un autre épisode
d'un podcast après parler en français tout à longueur
du jours après jour après jouer en français
après jouir en français de la gueule comme
un ouaouaron je regarde autour de moi jusqu'à
ce que je trouve quelqu'un qui boude comme moi
en français épeuré et fier de l'être

Un bon déjeuner

Je n'ai pas besoin d'écrire en français.

J'ai besoin du français pour écrire.

Écrire le bruit des cris. Décrire les cris de faim et le chant
des grives qui sont là, loin de la boucherie et toutefois
tout autour de moi.

Décrire la couleur de la lourdeur de l'air et
écrire la voix de ma grand-mère.

Une voix sans écho, parce que
il n'y a pas de vent ici.

Juste de l'humidité tout le temps.

Laissez les bons temps suer.

Laissez-lé couler et inonder.

Laissez nos two-steps remuer,
brasser. Mélangez le sel de notre peau
avec la boue du bayou et laissez l'eau
couvrir le ciment de tous les parking lots,
des Wal-Marts, des restaurants Cajun et des casinos.

Laissez la boue de loin là-haut couler et brunir
tous nos planchers de cuisine, ruiner le sheet-rock,
pourrir le sofa, allumer les chandelles et
me faire brûler la pouce droite parce que
je suis trop jeune pour savoir allumer les chandelles.

La chaleur monte comme l'eau. Mais la boue,
le sel de notre peau, en larmes et en sueur,
coule puis tombe jusqu'au fond. Et après le recul de l'eau,
on sent la lourdeur des larmes étrangères,
les chandelles, la peau brûlée, la viande pourrie,
la poussière, la moisissure, les piles de fourniture
le carton mouillé, le ciment mouillé, les nids de guêpe mouillés,
les nids de fourmis mouillés
et les maringouins viennent tout manger.

Couché sur le sofa au ras du châssis, tôt le matin.
Les ouragans partent le matin, comme un amant
qui ne nous aime pas vraiment. Pas assez pour rester.
Juste assez pour faire monter la chaleur et nous brûler la peau.

Mais ce matin,
la voix de ma grand-mère n'a toujours pas d'écho
quand elle me raconte une histoire d'une fois
quand elle a été à la boucherie et un boucher,
qui travaillait dur, beaucoup trop dur,
s'est évanouit parce qu'il n'a pas mangé son déjeuner.

Il a tombé par terre drette devant moi.
Et je me suis dit, je veux jamais que c'arrive,
à mon cher Perroquet. Dis-moi, manges-tu ton déjeuner ?
Promets-moi, tu vas toujours manger un bon déjeuner
le matin avant d'aller à l'école.
Avant d'aller jouer avec tes amis.
Avant d'aller travailler dur.
Parce que je veux pas que tu t'évanouisses.
Tu restes fort dans tes semelles, grand,
le reintier bien amidonné.

Ça fait, je mange un bon déjeuner ces jours-ci.
Même quand la pluie coule dans ma chambre.
Même quand, la nuit, elle détruit mon lit et
elle me quitte dans la chaleur pesante pour
s'en aller là-haut au nord où il fait frais et
il vente et il y a du feuillage et l'air pur et
les falaises renvoient les voix de leurs grand-mères.

Même quand la maison brûle et l'anse brûle et la prairie brûle.
Même quand le fleuve saute de son lit. Même quand
chez moi redevient chez le Mississippi. Même quand
le sel de ma peau se dissout et devient le sel de la peau
de quelqu'un d'autre.

Même quand la boue
sur mon plancher n'est pas la même boue qu'auparavant,
mais elle sent pareil. Même quand la mèche est toute brûlée
et le marais frissonne dans une brise matinale
qui porte des échos d'une tempête passée.
Au lever du soleil, je mange un bon déjeuner.

*On est pareils ! La seule différence, c'est qu'on a appris
à lire pis à écrire. Y'auront jamais dû nous faire ça.
Asteur, i'est trop tard, on va se venger pour z-eux !*

Gérald Leblanc

Quel est l'avenir du français en Louisiane ?

Quel est l'avenir en français en Louisiane ?

Quel est l'avenir du français en Louisiane ?

Le golfe du Lexique

L'ouragan lyrique arrive du golfe du Lexique.
Ça mouille des mystiques multilithiques.
Ça mouille des barres de prison sur une terre rayée.
Le paysage change mais son histoire continue.
Nos morts nourrissent la vieille terre. Nos *blues*
glissent entre les barres et les rives et nourrissent
la vieille mer. Nos regards se perdent dans les éclaires
et nos paroles s'envolent dans l'air, étouffés
par le tonnerre. Allons suivre le bayou comme
une destinée. Garroche-moi dans le golfe du Lexique.

*The exact moment
quand terre devient land and land
becomes ocean.*

Dominique Bernier-Cormier

Lavande

La poésie est juste là
entre nous
touche-la

Mais guette mo là asteur, cher, mo back dans la campagne
Et il nous reste que le silence
de moi qui lis le journal d'un louisianais déplacé
qu'est-ce que mon passé me raconte
le matin quand je rêve en lavande

I'll reveal my pain to you.

I'll wear it like a tattoo.

Sade

Sacrées lignes

La honte perche sur l'épaule d'une génération
et laisse un trou where French should be
elle alimente la vengeance de toute une génération
et chez la mienne le regret nous hante
nous stimule les mains
qui écrivent les sacrées lignes
les mains qui se faisaient fouetter
qui tremblaient qui essuyaient
des larmes dans la noirceur
du placard

les mains font ma partie préférée du corps humain
l'extrémité
la limite de mon corps
elles écrivent et touchent et me donnent accès au monde
elles caressent et explorent
elles nous lient, moi et toi
malgré la distance qui nous sépare
elles me révèlent ce monde et se baladent à la ronde
elles tiennent la rambarde et des milliers de cigarettes
elles tiennent un revolver et visent
un ouaouaron au bord du fossé
elle tiennent le couteau et
désossoient la créature dans la lumière verdâtre
de la boucherie de mon grand-père
where French should be
where culture happens
où on prépare la culture en cachette
pour qu'ils en consomment
sans savoir d'où ça vient
sans se rendre compte du sacrifice
mes mains
écrivent encore les sacrées lignes
et pansent encore l'héritage cassé
elles vont ensemble comme le matin et du pain perdu

elles pansent encore les blessures des lendemains
et des what could've been
peine perdue la veille
des phrases qui commencent avec « si »
inévitable et douloureux
comme fixer le soleil à ciel ouvert
soleil immense qui avale toute humidité
et qui crie sur nous un cri acerbe
et je me recouvre les yeux de ces mains pour faire taire
la voix qui me menace
qui me pousse vers l'ombre poursuivi par les rumeurs
nourries par les voix qui occupent le ciel et notre passé

et j'écris ça sur papier pour que tu saches que je suis encore là
pour raconter cette histoire
pour dépeindre ce présent devant moi
et défaire la dèche, ressentir la fraîche
brasser la culture avec une bêche loin du Têche
lancer une dépêche

ça m'intéresse plus les métaphores
la chaleur m'intéresse plus non plus
ni l'eau haute ni la bataille qui continue ni
les lettres d'amour ni le foin sec ou mouillé peu importe
le foin dont on a besoin pour bloquer
l'inondation du fleuve qui se réveille
ça m'intéresse plus les métaphores
ni les maringouins ni les feux follets ni
les loups qui ne sont guère garous ni
les haïkus ni l'ombre du vieux chêne au bord du bayou
personne me dit pour quoi il faut me tracasser

tape-moi dans le foie
fais-moi un câlin
montre-moi mon animalité
dis-moi que je suis beau
mange ma sauce piquante

fais-moi goutter la sueur
offre-moi un café qui me brûle la langue
et le palais et quand je te dis que je t'aime
ne dis rien en retour
baigne-toi dans le silence
et parlons sans mots
creuse un creu
where words should be
comme un ombre sur la lune
le café goutte le vide
et la sauce est jamais assez piquante
jamais assez rouillée
et la honte est jamais assez présente, jamais assez pesante
elle roule en fauteuil électrique
dans les rayons de tous les Walmarts
elle me tire les orteils la nuit
elle brouille l'encre de mes poèmes

le musée au centre-ville m'invite à galoper dans les couloirs
et à répéter des phrases qu'aucun.e spectateur.e comprendra
et à sauter de la galerie faussifiée, masqué comme un fou
le musée m'invite comme si c'est moi l'art
à pas accrocher à exposer qu'une fois par an
quand la lune est pleine et basse
et il me remet dans le grenier poussiéreux en bois
la couleur d'une crotte de chien
avec l'autre 95% de la collection
parce qu'on est trop d'ouvrage pour
le longue de l'année
peine perdue

nos grands-mères sont mortes
et la côte est sous l'eau
et l'avenir n'est pas même anglophone
much less French
c'est en feu c'est en apnée
c'est en contre-plongée

et je vois pas grande chose depuis le grenier
tout est silencieux
trop silencieux
et le tapis roulant est boueux
et ma main est moite comme un huître
et j'ai juste un window unit dans le châssis sud
où la fenêtre devrait être
qui pointe à la mauvaise direction
et j'en ai pas honte

le tatouage perché sur mon épaule me rappelle
que l'avenir n'est pas même anglophone
c'est aussi fantasmé que notre passé est imaginé
et depuis ce grenier j'écris encore au présent
car je vois pas le point à la fin de ces sacrées lignes

*Nuit, ce grand lieu de rencontre
où le présent prend le passé par la main,
où vivants et morts se mêlent.*

Maryse Condé

Maringouines

Des vampires, comme des maringouines,
aiment aussi le gombo
et les plaquemines au four
et les valses à trois temps
et douze mois de chaleur

elles dansent leur danse maternelle
n'ont aucune ombre
embêtent
chuchotent dans l'oreille humaine
s'y abritent
la panse bourrée
vampires, comme les maringouines,
aiment aussi le vin
et le sang au ventre
et les tambours en contretemps
et un endormi seul dans son lit

elles hantent leurs champs maternels
ne font aucun bruit
embêtent
naviguent les veines humaines
s'y réjouissent
dans la longue coulée
vampires, comme les maringouines,
aiment aussi prendre tes mots
et les chantent au vent
et battent la peau en contretemps
jusqu'au réveil des vieux dormants.

In this moment, tu es un genius
Xénia

Soupes, sauces et fricassées

ou

Bon repas pour se noyer

Love is not in the air
c'est dans mes os
c'est dans ta chair
au bout de tes doigts
au bout de mes lèvres

ce n'est pas *out there*
c'est dans la peau fine de tes chevilles
je bécote tes mollets et tes poils clairs
bécote tes cicatrices au genou
tes cuisses tatouées

que le soleil ne voit guerre
même en été
comme en hiver

le gout de sable
dans une tente
nous et nos souvenirs de la mer

Ô petit bayou
aiguise mes rames. Sauve mon âme
de les lames d'enfer.

L'eau du sang, l'eau du gombo
Je vois deux, trois maringouins
grimper sur ton dos
ils se mettent à te boire le sang
quoi c'est qu'ils cherchent dans ton sang ?
est-ce la même eau qui coule dans le bayou ?
qui mijote dans la chaudière ?
qui allonge le gombo ?

Quoi c'est qu'il y a dans ton sang
qui leur donne une telle envie ?
est-ce la même eau qui brille
dans les rizières et les viviers ?
la même eau qui ramollit les briques
dans la cheminée d'écrevisse ?
celle qui tient le mur de bousillage ?
celle dans l'encre sur ces pages ?

Ils ont envie de ton sang
d'en boire à jamais, malgré nous
ils t'injectent une dose
d'anesthésie locale pour que tu
ne souffres pas trop, pour que tu
les laisse boire jusqu'à plus soif
boire à petites gorgées, ils se donnent
rendez-vous à ton dos.

« À notre santé » ils se disent
et toi, tu te laisses boire
comme un bon pinot ou
comme du café noir, épais
un autre met sa paille noire
dans ma cheville, ma peau mince
et en sueur, où coule la même eau
dans l'encre sur ces pages.

Brailler hurler héler crier briller japper pialler
mes dents sont les seules barres de prison
qui peuvent contenir mes mots
et ma langue les libère
quand la vie coule entre mes doigts

verse-moi un poème
mes lèvres le goûtent
et me rappellent les souvenirs
de la mer et les laissent couler

jusqu'à ce que mes mots
se remuent clair
comme une sauce bouillante
dans la chaudière
dans la cuisine de nos mères

L'amour c'est dans la cuillère.
Dans la cuisine de nos mères.
Dans l'eau froide au fond
de la cyprière. Dans le ventre
du maringouin qui traîne la nuit,
bien nourrit du sang d'amants
dormants qui sont bien dans leur lit.

L'amour est dans le bol. Dans le riz
mou. Dans les ailes battantes du
carencro en plein vol qui se faufile
la nuit bien nourrit des rêves d'amants
dormants qui sont bien dans leur nid.

L'amour est dans la chaudière échauffée
par les flammes d'enfer et brassée par
nos pas boueux au ras de la cyprière.
Tu gouttes la sauce chaude. une cuillère
tenue comme une cigarette
l'amour est dans le gout
dans chaque goutte rouge clair.

*This whiskey got me feelin' pretty
So pardon if I'm impolite*
Rihanna

Écrire un poème militant à la louisianaise I

ça commence avec un jeu de mots
ou bien un bon titre ou
peut-être une adaptation d'une citation
d'un.e grand.e écrivain.e
à manipuler à personnaliser

puis ajoute des ingrédients culturels
puis la mémoire personnelle
un peu de répétition,
faut varier des refrains

brasse tout ça
sur la page numérique
grille les piments
boucane l'ail
pour que ça ait un bon goût de boucane
sans manger la viande
de quelqu'un d'autre

faut lier sa parole et celle des vivants
prouver qu'on travaille dur itou
mais pas trop dur, car
écrire la poésie c'est dur itou
c'est pas pour les enfants
et voler c'est pas beau
mais une référence ici et là
œufs de Pâques cachés
ça va de soi

choisir un bon nom de plume comme
Zénon Chez L'Ami
Betty Falaisetonne
Jean Arsenault
Jean Saute de l'Ours
Ralph Pauvret

Perrocormier
beaucoup d'allusions
une pincée de confusion
prétentions violentes
cachées sous répétitions
et quelques bonnes rimes
qu'est-ce qui rime bien avec maringouins ?
soins, cawans, loin, goutte d'eau dans le foin
je ne sais point

mais je vas le faire
je suis cadien

Fouilleuse de patates douces

un poème pour Évangeline Downs

Fouilleuse de patates douces
cœur qui bat
Fouilleuse de patates douces
comme d'un temps passé,
qui aurait cru que tu
briseras autant de chevilles
de chevaux à la course d'Évangéline ?

Chevaux de course, elles courent vite
mais pas assez pour éviter
tes rangs et tes chaintres
elles virent pas assez de bord
elles virent pas assez. Elles
s'écoutent et s'entrecroisent.
ears up, girls, ears up !

Fouilleuse de patates douces
Cœur qui pèse, cœur fort,
lourd de sang et de fierté
mais la fierté, c'est pas assez
pour éviter tes traces pas assez fugaces
comme d'un temps non effacé
virez, les filles, virez de bord,
une cheville cassée, ça fait virer.

Fouilleuse de patates douces
fouille et décharge ton wagon
de patates douces et les pellètes
dans une pataterie chaude et sèche.

Fouilleuse de patates douces
fouille et creuse et
la poussière douce agrippe
ta chemise et ton pantalon.

Sabots déterminés creusent
des rangs dans la terre à Pacanière.
Circuit de pas résolus.
Circuit trop farouche
Clos de patates crues.
Cœurs lourds de sang
qui visent chacun le triomphe.
Fouilleuse de patates douces,
Si j'étais Renée Reed,
je t'écrirais une chanson.

LA 31, c'est comme ma sueur.
Je la connais par cœur et la prends
jusqu'à Pacanière comme une prière.

Fouilleuse de patates douces,
tu fouilles comme dans un temps passé
Les chevaux, elles peuvent pas
éviter tes rangs, elles tournent
en rang et en rang et en rang et
la poussière flotte comme
l'odeur d'une fourchette
agrippe l'aile du papillon
comme l'encens béni,
comme l'abeille qui émerge
du profond du vieux garçon
part à contre cœur.

Fouilleuse de patates douces
Les chevaux ignorent les rênes et courent
juste assez vite et virent juste assez
de bord pour s'acheter un peu plus
de temps à passer dans le clos
de patates que tu refuses de lâcher.

Fouilleuse de patates douces
Le reintier amidonné, tu te plies pas
sous le temps qui passe. Tu fouilles
et l'amidon durcit les champs et
les reintiers et les rênes et les crinières.

Chemin de poussière vire à une
cheminée de boue et
je ne vois aucune boucane
sortir du trou de l'écrevisse
qui fait sa sieste quotidienne
sous les pas résolus.

LA 31, c'est comme ma sueur.
Je la connais par cœur et la prends
jusqu'à Pacanière comme une prière.

Fouilleuse de patates douces,
tu fouilles comme dans un temps passé
malgré mon égard caché derrière
le vitre, ticket de pari en main.

Fouilleuse de patates douces
Ça mouille doucement dehors.
Il fait chaud. Les nuages fondus
éveillent les carencros
et fait suer mon verre de whiskey
et faillent à m'endormir
et mouille les selles et les chevaux.

Hé toi, fouilleuse de patates
douces, tu apprivoises
encore les chevaux, malgré
leur fierté. Malgré leur cœur qui bat.
Malgré leurs esquives, tu brises
encore les chevilles fragiles
une cheville cassée, ça fait virer.

et tu lâches toujours pas, résolue,
tu vires avec elles toute fière
de tes croches dans la terre
d'un temps passé, elles respirent
la poussière et l'air te ressent encore.

*Entendez-vous le vent qui hurle?
C'est mon ventre
qui m'ouraganne.*
Cynthia G. Renard

Écrire un poème militant à la louisianaise II

un bon nom de plume créé
entre dans le persona
porte des lunettes noires sur scène
parle une langue que huit personnes comprennent
dont six se soutiennent de ça que tu as à dire
mais ces deux là en avant
rient aux bons moments soufflent
leur attention dans les mots fixent
ton texte nu jouissent
de l'oreille à ton français cru

une langue qui se fait encore manger par des crabes
et lécher par des vagues saumâtres
se lever du lit sec et le laisser défaillir
pour s'en aller trouver de l'unusualness
vivre une journée étymologique
loin du perron doré comme un pharaon
plus près d'un salon de thé et des paons
ou rencontrer François Gaudin à Grand Pré
ou passer pour un Marseillais en Belgique
dans un accent qui chante la mer
qui parle le bruit de la boue rouge brique
« what's that red dirt over there? »
qui habite la vallée entre ma première langue
et une cérémonie de vaudou qui tombe en prières

le toit de ton phare se fait manger par le vent
et le toi de ta jambe se fait percé par un bar
comme les crabes bruns hantent ton barrage
contre le Gulf du lexique
qui est juste l'Atlantique
faut pas compliquer inutilement les choses
quand tu écris un poème militant
à la louisianaise pour la seconde fois

le moins militant ça paraît le mieux
au lieu de l'intituler colonihilisme
juste speak pas white du tout
sur les school grounds et anywhere else non plus

tu n'es pas seul

l'eau dans ton crachat coule de mon stylo
étanche la soif du bayou
navigue le labyrinthe membraneux dans mon oreille
allonge le gombo et purifie les plumes du corbeau
sur qui on pourra toujours compter

il est supposé de rafroidir une petit brin à soir
il faut souvent trouver un miroir
se réveiller et commander quelque chose à boire

mo halé mo bagage courri tout chemin-yé
et je demande pas pardon aux poètes que j'ai pillés

*aucune lame ou papier pour taiser le vent
et le cri de la mer*
Georgette Leblanc

En Louisiane

En janvier on ramasse du manglier
et fait des fricassées de rentier
dans ce pays catastrophé
puis on célèbre l'histoire des noirs en février
comme si ça leur ferait quelque chose
comme si on pourrait les repayer
pour avoir créé tout qu'on mange
qu'on écoute, qu'on aime et comment
on s'égaye dans tous les côtés
un jour, on va se réveiller
dire bonjour à la farce
en mars, le faux printemps,
saison éparses, passe et éventuellement
on retrouve notre nombril en avril
chez soi, chez toi
ayou tu manges en français et danses en créole
et chantes les paroles du bourdonnement
des maringouins mesquins qui volent sans fin
en juin jusqu'au
futur lointain mais enfin
tu peux lire ton bouquin
et fumer tous tes joints
et jouer à la Bourré
et écouter les fous Bourrés
en juillet on oublie où est toutes nos idées
trop saoul et pas assez de culpabilité
comme si on va se trouver
en août mais on commence à
regretter les souvenirs perdus
quand ça brûle la canne
et chicane dans la chaleur
ça ne fait rien contre le tracas des ouragans
et les temps en septembre
cache-toi dans ta chambre
avec un matelas sur ta tête

et après, chante l'alphabet,
et recycle les déchets
quand le ciel se balaye
avec l'air frais, là on va bien manger
et en novembre on remplit nos ventres
pour bien se préparer
parce qu'en décembre
les nuits sont longues
et la vieille lune règne encore
et nous savonne la langue
langue affilée
langue doublée, amarrée
langue trop longue
trop grande pour une seule song
chantons ensemble
rassemblons-nous
en Louisiane, et partout.

Table

Au présent.....	3
Maringouins.....	8
Nous.....	11
Cri.....	14
Un bon déjeuner.....	15
Quel est l'avenir du français en Louisiane ?.....	19
Le golfe du Lexique.....	22
Lavande.....	24
Sacrées lignes.....	26
Maringouines.....	31
Soupes, sauces et fricassées ou Bon repas pour se noyer.....	32
Écrire un poème militant à la louisianaise I.....	37
Fouilleuse de patates douces.....	39
Écrire un poème militant à la louisianaise II.....	44
En Louisiane.....	47

